

## RÉINCARNATION D'UN OURS EN PELUCHE :

Elle m'avait perdu. Cela m'avait rendu très malheureux. La décharge, ça ne sent pas bon. La déchèterie, c'est tout gris, ça fume, on est entouré de tout un tas de vapeurs toxiques, de choses qui ont dû avoir une fonction, un passé, une histoire, mais qui ne sont plus que brisés, cassés, déchiquetés, confondus dans une uniformité triste et sale. On était tous déversés sur un tapis roulant plein de résidus inidentifiables. Beaucoup de bruit, du métal qui s'entrechoque, des crépitements...

Et puis plus rien.

Le silence. La paix.

Sans m'en rendre compte, mon âme avait pris son envol, traversé le temps et l'espace. Et j'étais arrivé là. Là, ça ne sentait rien, et on n'y voyait pas vraiment plus. Des choses translucides m'entouraient, innombrables, innommables. Une armée de spectres gris et perdus qui lévitaient l'air hagard. Mais je n'y avais pas fait attention.

Elle me manquait horriblement. Etre privé de ses câlins, de sa tendresse... Jamais encore je ne m'étais senti plus délaissé. J'avais demandé à ce qu'on me renvoie auprès d'elle. Mais on m'avait dit que ce n'était pas à moi de choisir. Qu'il fallait respecter Le Cycle. Je n'en avais aucune envie. Ce que je voulais, moi, c'était juste retourner auprès d'elle, pas me plier aux lois idiotes fixées par un barbu avec des ailes.

J'avais bien sûr protesté, protesté, mais du haut de mes trente centimètres, personne n'avait voulu m'écouter. S'il y avait eu de l'eau dans ce qui restait de mon petit corps, j'aurais pleuré tout ce que je pouvais. J'étais si malheureux ! Puis je m'étais retrouvé ailleurs. Tout d'un coup, j'étais un caillou. Un gros caillou tout moche qui venait d'être créé. Mais que faisais-je là ? Je n'avais pas du tout envie d'être un caillou, je ne voulais pas me retrouver encore plus loin d'elle dans le fin fond de l'espace. Tout ça parce que ce soi-disant Cycle avait décidé que mon âme atterrirait dans un rocher spatial !

Je flottais, impuissant face au vide immense autour de moi. J'aurais bien voulu me recroqueviller, me frotter les membres pour pouvoir me procurer un peu de réconfort... mais je n'avais plus rien. Du tout.

J'étais seul. Livré à moi-même dans l'espace.

Si éternellement seul.

Si insignifiant.

Si petit...

Sophie.

Ma petite Sophie aux yeux clairs et aux cheveux d'or. Si seulement je pouvais la revoir, rien qu'une dernière fois ! Je me souvenais de ses bras qui m'entouraient dans le noir, de son visage qui se pressait sur moi lorsqu'elle avait peur, de ses lèvres qui chuchotaient à mon oreille pour nous rassurer tous les deux dans le noir, de son regard inquiet lorsqu'elle me perdait des yeux, puis de son visage qui s'éclairait tout entier lorsqu'elle m'avait enfin retrouvé. Et son souffle chaud qui me berçait lorsqu'elle s'endormait paisiblement, plongeant dans des rêves où j'avais toujours la place d'un roi. Elle m'aimait. Oh oui, elle m'aimait, et quel chagrin insoutenable elle avait dû ressentir en réalisant que je n'étais plus là. Elle avait dû pleurer. Oh oui, pleurer comme si elle portait le malheur du monde sur ses épaules. Elle devait être inconsolable.

Je ne pouvais supporter une telle chose. Sans elle, je n'étais rien. Sans elle, j'étais perdu. Sophie !

Il fallait que je la revoie. Il fallait que je la rassure. Je n'avais pas le droit de la laisser se morfondre seule à la maison. Je voulais au moins lui expliquer. Lui dire comment je l'avais

quitté. Tout lui dire : le camion poubelle qui m'avait ramassé par erreur sur le muret, la déchèterie, le voyage de mon âme, Le Cycle, ce que j'avais été contraint de devenir...

Sophie !

Attends-moi, j'arrive !

Je démarrais ma course folle. Je m'élançais vers elle. Plus la distance nous séparant s'amenuisait, plus j'allais vite. Je ne pouvais plus attendre, trop de temps déjà j'avais perdu. Il fallait que j'aie plus vite.

Tiens bon ma Sophie, je suis bientôt là !

Enfin je la vis. La Terre. Superbe planète bleue. Et moi qui fonçais droit vers elle, droit dessus, droit sur la Terre. Je n'allais pas flancher. En entrant dans l'atmosphère, je me mettais à brûler. Mais rien ne pouvait m'arrêter. J'étais de roc, solide, et j'avais un devoir à accomplir. Le frottement me désintérait toujours un peu plus au passage, et cela faisait mal. Rien dans l'univers ne pouvait être plus rapide que moi. Plus irrémédiablement déterminé. Et je l'aperçois enfin. La maison. Ma maison. Celle de ma Sophie. Elle est dedans, à la vitre du salon. Elle me voit, et sourit.

Nous étions enfin réunis de nouveau.

Clémentine Börtlein